

Zeitschrift: Le nouveau conteur vaudois et romand
Band: 87 (1960)
Heft: 5

Artikel: Patois et ancien français : (suite)
Autor: Chessex, Albert
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-231808>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

On lit dans la Chanson de Roland : Tient Durandal s'espede tote nude. (Il tient Durandal, son épée toute nue.)

Si, dans certains mots patois, on ne trouve qu'une assez lointaine ressemblance avec l'ancien français, il n'en est rien pour « tout, toute, tous, toutes », où le patois reproduit absolument ou presque les formes du vieux parler de France. L'ancien français tot, « tout », s'est conservé tel quel en patois ; le féminin tota, « toute », ne diffère du vieux français tote que par la dernière lettre ; le masculin pluriel ti n'est pas très éloigné de l'ancien français tuit ; fait digne de remarque, aux Ormonts on dit encore tui, exactement comme en France au moyen âge ; quant au féminin pluriel, totè, il est presque identique au vieux français totes.

L'expression trestot, trestout, etc., était courante en ancien français et le fut jusqu'au XVI^e siècle ; au XVII^e, on la trouve encore chez La Fontaine, mais le français moderne l'a bannie sans rémission. Les patois, en revanche, disent toujours bravement trétot, trétota, tréti, trétotè.

L'histoire des pronoms relatifs met en relief une nouvelle analogie entre les patois et l'ancien français. Voici deux exemples entre des myriades : *Chil que dedens estoient*, ceux « qui » étaient dedans (Froissart, 1337-1410) ; *les princes que jamais n'ont craincte*, les princes « qui » n'ont jamais de crainte (Commines, 1445-1511). Ce sont les locutions de ce genre qui font dire à André Thérive qu'en ancien français « *que* se mettait à toutes les sauces ». *Qui* existait cependant, mais se voyait constamment confondu avec *que* et c'est ce dernier qui l'emportait généralement. En patois, dit Jean Risse, « les pronoms relatifs se bornent au terme *que*, employé partout ». L'unique différence entre le vieux français et les patois, c'est que ceux-ci, ignorant totalement le mot *qui*, disent *que* dans tous les cas.

La forme primitive de « quoi » était *quei*, que l'on trouve, par exemple, dans la *Chanson de Roland*. Les patois, qui disent *quiè*, *tiè*, sont restés plus près de l'ancien français que le français moderne.

Passons aux pronoms personnels. En

ancien français, « je » prend plusieurs formes, dont la plus courante est *jo* ; mais *jo* ne se retrouve pas en patois. Au XVI^e siècle cependant on rencontre *ie* : *Le feuz blessé d'une harquebuzade* (Montluc). Or, ce *ie* est, en patois, avec *i*, la forme la plus fréquente de « je ».

Au moyen âge, « moi » était *mei*, « toi » *tei*, « nous » *nos*, « vous » *vos*. Ces quatre formes anciennes, les patois les possèdent toujours, puisqu'ils disent *mè*, *tè*, *no*, *vo*.

On trouve couramment dans les écrits du XVI^e siècle des formes comme celles-ci : *i font leurs ecritures ; autres choses secretes qu'iz ont tretees* (Peletier du Mans). *I font, iz ont* : qu'est-ce à dire, sinon que le *l* de « il » ou « ils » ne se prononçait pas ? C'est exactement ce que font encore les patois, qui disent *i* (parfois *ie* ou *é*).

Met sei sour piez (mot à mot : (il) met « soi » sur pieds). (*Chanson de Roland*). En ancien français, on disait donc *sei* ; « soi » n'est apparu que plus tard. Quant aux patois, conservateurs en diable, ils disent toujours *sè* : *sè-mîmo*, soi-même ; *tsacon por sè*, chacun pour soi.